

J'ai co-créé le FIAP Martinique, et je m'ensargasse !

Annabel Guérédat

Number 330, Spring 2021

Le ventre des Amériques. Multiplicités rayonnantes de la Caraïbe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95395ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guérédat, A. (2021). Review of [J'ai co-créé le FIAP Martinique, et je m'ensargasse !] *Liberté*, (330), 61–63.



J'ai co-créé le FIAP Martinique, et je m'ensargasse !

Annabel Guérédat

Chorégraphe, danseuse et performeuse, la Martiniquaise Annabel Guérédrat fait le choix politique et artistique de vivre et de travailler en « zone caraïbe ». Au sein de sa compagnie ARTINCIDENCE, elle mène des créations, des performances, des activités de médiation et d'intervention sociale mues par une même quête – spirituelle, décoloniale, émancipatrice – et portées par des valeurs communes inclusives. Ses chantiers de recherche artistique s'inspirent de figures féminines fortes telles que la danseuse et chorégraphe américaine Anna Halprin, qu'elle a rencontrée quelques fois, ou la danseuse burlesque berlinoise Valeska Gert, icône des années 1920. Depuis 2012, Annabel Guérédrat poursuit un chantier autour du féminisme noir avec les performeuses Ghyslaine Gau et Ana Pi, qui mènera cette année à un nouvel opus. Sa précédente pièce, l'm a Bruja (2018), poétique et frondeuse, emprunte autant aux codes de la performance que du spectacle vivant, faisant du plateau de théâtre un lieu de rituel, de libération et de souveraineté du corps féminin, nu, impudique, flamboyant.

La démarche de cette artiste afroféministe et écologiste se développe et rayonne au sein du festival qu'elle a créé avec son compagnon,

Henri Tauliaut. Liberté s'est intéressé tout particulièrement à cet événement bisannuel consacré à la performance, pratique encore jeune en Martinique, mais dont les émanations contemporaines trouvent abondamment à se nourrir du territoire et des cultures locales.

Q uoi de plus osé que de créer un festival international d'art performance en Martinique ? Est-ce en soi un acte performatif ? Oui. Je suis performeuse-chorégraphe. Henri Tauliaut est plasticien. Ensemble, nous avons créé le FIAP Martinique, Festival international d'art performance en Martinique, chez nous. Ce festival est né du bel enthousiasme que nous avons ressenti au retour de New York, Brooklyn, où nous avons été invités par le Grace Exhibition Space, dirigé par Jill McDermid et Erik Hokanson. Jill et Hoke, qui sont à la fois un couple d'artistes et de commissaires, nous ont « adoptés » dans leur communauté de performeurs. Nous faisons partie de leur grande famille d'artistes. Et nous avons été très bien accueillis. Pour les remercier, aussi, de nous avoir transmis cet enthousiasme concentré de folie et de vitamine C, quand nous sommes rentrés en Martinique, nous nous sommes lancé un défi : pourquoi ne pas créer, nous aussi, un festival international d'art performance et inviter tous nos nouveaux amis new-yorkais pour cette première édition ?

C'était en avril 2017.

Nous voulions faire de ce festival inédit, comme un ovni dans le paysage culturel martiniquais, un événement singulier et pérenne, à la fois contemporain et ancré dans ce territoire aux spécificités culturelles caribéennes traditionnelles. L'art de la performance est encore méconnu en Martinique. Nous avons la période carnavalesque chaque année, qui nous plonge dans une mise en scène de rue, avec des corps performatifs en puissance, selon les codes du carnaval, mais non ceux de la performance. Il faut venir vivre le carnaval ici pour comprendre comment les corps martiniquais sont en pleine folie, en pleine revendication, se déguisent pour mieux résister, pour mieux s'ancrer et ne pas se perdre dans une mondialisation ambiante. Le rapport au monde est à la fois insulaire et poreux, donc fragile, antispectaculaire parfois, et spectaculaire le plus souvent !

*Nous invitons les artistes
à venir s'immerger dans la
nature, dans un lieu qu'on
affectionne particulièrement :
la savane des Pétrifications.*

Cela nous paraissait donc intéressant et innovant de rendre accessible à tous l'acte performatif tout en donnant à la pratique de la performance un caractère scientifique, objectif, pour dépasser le « j'aime / je n'aime pas ». C'est pourquoi nous nous sommes très vite entourés d'universitaires, de critiques d'art, qui pouvaient expliquer au public ce qui était en train de se dérouler sous ses yeux ; c'était une manière de donner des clefs de lecture ; en même temps, le public reste maître, émancipé et autonome, et résout, à partir de sa propre culture, la crise provoquée par l'acte-performance. C'était un prétexte pour échanger de vive voix, juste après les performances (s'il y avait des questions de la part du public).

Henri Tauliaut et moi avions la conviction que le FIAP Martinique serait primordial dans le paysage de l'art contemporain martiniquais. Nous l'avons créé par nous-mêmes, afin qu'il ait lieu tous les deux ans et perdure dans le temps, qu'il devienne un rendez-vous avec le public caribéen. Souvent, les initiatives ne perdurent pas au-delà de deux ans en Martinique. À la troisième année, elles capotent. Pour nous, c'est un véritable défi que de pérenniser ce festival d'envergure internationale sans qu'il devienne institutionnalisé pour autant. Nous avons pour ambition d'inscrire la Martinique dans l'histoire de l'art de la performance

et, à travers cet événement, d'offrir une vision afro-futuriste contemporaine de la Caraïbe.

Le FIAP Martinique a aussi des enjeux politiques. Car la Martinique est récemment devenue la collectivité territoriale de Martinique (non plus un département d'outre-mer). Nous avons envie de privilégier un axe vertical des Amériques en invitant prioritairement des artistes, des *curators* (au sens de *curare*, soigner, prendre soin), des critiques d'art de cette zone, forme de processus décolonial, où l'on est connecté aux États-Unis, au Canada, à l'Amérique centrale, du Sud, aussi à la zone caraïbe. Rien à voir avec le marché de l'art, notre rendez-vous se donne le temps d'accompagner les pratiques et les artistes dans leur démarche in situ. La présence de penseurs et d'universitaires alimente les processus en marche dans une porosité naturelle entre l'agir et le concept.

Pour ses deux premières éditions, le Festival s'est voulu familial, dans le sens où Henri et moi connaissions les artistes ; ce sont des amis, sinon des performeurs dont nous avons fait l'expérience des œuvres, lors de nos voyages, de résidences d'artistes ou lorsque nous étions nous-mêmes invités à des festivals en qualité de performeurs. On a donc choisi ces artistes parce qu'on soutient leur propos artistique, qu'il soit postcolonial, queer ou environnemental, qu'on a envie de les promouvoir et de les mettre en réseau avec la Caraïbe, l'Europe et le reste du monde.

Lors de la deuxième édition, qui a eu lieu en novembre 2019, on a mis à l'honneur le Canada avec les artistes André Éric Létourneau, Lara Kramer et Alex Côté. Ce sont trois artistes très différents, qui abordent très spécifiquement la performance, avec des problématiques distinctes, et de génération différente aussi. Cet éclectisme et cette richesse nous ont fascinés, Henri et moi. On a immédiatement voulu les inviter. André Éric Létourneau, artiste transdisciplinaire et chercheur, travaille les « petites manœuvres » à faible coefficient de visibilité, aux antipodes de la performance spectaculaire. Son approche nous a ouverts à une autre manière de rendre l'art de la performance accessible, un acte « socius ». Sa performance subversive présentée lors du FIAP se dressait subtilement contre les « corps de croisière » des touristes, à qui notre événement n'est pas destiné prioritairement. La chorégraphe et performeuse oji-crie Lara Kramer a fait, quant à elle, la très belle rencontre de l'artiste multimédia de l'île de la Dominique, récemment décédé, Marvin Fabien, avec qui elle a présenté la performance futuriste *Dream Installation*. Lara a également présenté *Eating Bones and Licking Bread* au Musée d'archéologie précolombienne et de préhistoire de la Martinique, ainsi qu'au lycée Centre Sud de Ducos, ouvrant un riche dialogue avec les lycéens dans ce second lieu, leur offrant la possibilité inouïe de se projeter dans un parcours artistique. Nous avons enfin convié Alex Côté pour son identité queer et son rapport puissant à la nature. Arrivé en Martinique un peu avant le festival, à la Toussaint, fête de nos morts, il a pu s'immerger dans la vie des

gens, se rendre au cimetière de Fort-de-France pour performer avec Henri Tauliaut, et développer des liens de bienveillance qui ont contribué à la richesse de son séjour. Pendant le FIAP, il a créé une œuvre in situ avec l'artiste polonaise Alicja Korek.

Une autre particularité de notre festival prend racine dans le territoire caribéen. Nous invitons les artistes à venir s'immerger dans la nature, dans un lieu qu'on affectionne particulièrement, Henri Tauliaut et moi. C'est là que nous avons créé nos laboratoires de pratiques performatives depuis cinq ans : à la savane des Pétrifications. C'est au bout de la presqu'île de Sainte-Anne, à la pointe méridionale de la Martinique. L'étang des Salines représente une grande étendue de terre aride quasi désertique. C'est là qu'affleurent les premières strates de la Martinique, sa partie la plus ancienne, créée à partir de coraux, dégageant une vibration particulière propice à la performance. Les paysages y sont surprenants et très inspirants.

C'est d'ailleurs dans ce lieu que j'ai développé ma propre pratique. En qualité de performeuse, je m'y sens totalement protégée ; d'ailleurs, j'y performe le plus souvent nue, alors que c'est un site naturel totalement ouvert, sans abri ni refuge. La mer est quasi omniprésente. Au début, douce, puis à mesure qu'on s'avance dans la savane, la mer est de plus en plus forte en bord de falaise. L'érosion a totalement fait disparaître la végétation et il ne reste plus que la roche granuleuse de couleur ocre. On rencontre des cactus sur son chemin et de plus en plus de sargasses viennent s'échouer sur le rivage. C'est là que j'ai créé la série *Ensargasse-moi*.

C'est une série de performances qui m'a amenée à me définir comme *bruja*. *Bruja* a de multiples sens ; celui qui m'intéresse et que j'utilise (pour moi-même aussi), c'est la traduction en espagnol de sorcière, au féminin ; une femme qui embrasse son intuition, se reconnecte spirituellement à ses ancêtres (indigènes) autochtones, qui se soigne et s'empuissance, elle-même, et soigne et empuissance toutes les femmes, à travers le féminisme intersectionnel, la décolonisation et la communauté. J'ensevelis mon corps de femme dans des sargasses, sortes d'algues envahissantes, dévastatrices pour l'écosystème et le littoral marin d'ici, venant du Brésil. Algues qui dégagent des gaz toxiques aussi. Pendant la performance, j'ai cherché instinctivement à m'ensevelir dans les sargasses, mais je n'étais pas dans un acte écologique, écoféministe, au sens de me réapproprier la Terre mère, comme une amante, d'entretenir avec elle un rapport romantique lié au soin et à la guérison, qu'elle reste vivante et sacrée. Car, à cause de l'utilisation massive du chlordécone [un insecticide ultra-toxique et persistant utilisé dans les bananeraies de Guadeloupe et de Martinique de 1972 à 1993, dont les conséquences sur la santé et sur l'environnement se font encore sentir, ndé], la terre de Martinique est polluée et le restera pendant des années. Non, ces significations de Terre mère sacrée et d'ensevelissement de mon propre corps dans des algues toxiques m'ont aidée, dans l'après-coup, à

comprendre comment et pourquoi je m'appropriais ces sargasses, cette deuxième peau de sorcière. Je les recolonisais à mon tour pour naître autrement, différente, changée, plus forte et plus alerte. Ainsi, je créais un rituel, un acte magique, au contact de ce foisonnement d'insectes qui me démangent la peau. Aussi au contact du sel, du sable, de l'eau, du soleil, de la terre, sur mon enveloppe peau. Je me recrée de nouvelles peaux. Des « moi peaux », animales, végétales, minérales, océaniques, aquatiques, terriennes. C'est la mise en partage d'une intimité avec des déités. Ce moment est transcendant. Ainsi je deviens nature, une nature colonisée et polluée. C'est *trash* !

Depuis mon retour en Martinique en 2013, j'ai eu l'occasion d'accompagner des femmes violentées, battues ou prostituées ; de travailler dans les prisons auprès de certaines d'entre elles, à la réparation de leur estime de soi. À travers la danse, mais aussi le dessin, notamment l'autoportrait, elles ont retrouvé des désirs qui leur appartenaient. Nous avons cherché ensemble ce qui nous fait du bien. Ces séances de groupe ont permis de rétablir une circulation de la parole et un rapport d'équité entre nous toutes. En mai dernier, j'ai commencé des ateliers auprès de jeunes mères, mineures, scolarisées ou déscolarisées, au sein de l'institut La Ruche et de l'antenne S.O.S maternité. Certaines femmes qui viennent d'Haïti sont arrivées seules et enceintes en Martinique. Je travaille avec elles à la relaxation à travers des pratiques somatiques, le massage et la danse avec bébé ; nous explorons le lien à la parentalité et à la maternité dans le soin et la bienveillance.

En imaginant la prochaine édition du FIAP prévue en février 2022, particulièrement après la pandémie qui a accentué les vulnérabilités de la population, nous songeons, Henri Tauliaut et moi-même, à la nécessité de cette cohésion sociale et à l'importance de donner la possibilité aux publics empêchés, marginalisés, défavorisés et vulnérables, d'assister au festival. Nous voulons rendre le FIAP accessible bien au-delà de ses initiés, qui nous ont été acquis durant les premières éditions. J'aimerais que les artistes invités puissent venir à Fort-de-France en amont de l'événement dans un contexte d'immersion, qu'ils puissent offrir des ateliers et faire un travail de terrain qui rejoigne nos enjeux fondamentaux : les questions écologiques, la parentalité positive, etc. Nous accueillons volontiers des artistes engagés quotidiennement dans la cohésion sociale chez eux, intéressés par l'histoire de la Martinique et par la décolonisation, pour venir créer. Nous sommes désireux de rencontrer des créateurs qui portent une attention à la notion de soin et à l'échange avec d'autres artistes locaux et avec la population locale dans son ensemble. Et le commissariat de ce nouveau FIAP Martinique sera partagé. À quoi servirait notre festival aujourd'hui si on passait à côté de ce que nous sommes en train de vivre maintenant ? Notre souhait est aussi d'utiliser la crise sanitaire actuelle comme une magnifique occasion de créer autrement et de manière inclusive. 